

Vidéos

Les racines britanniques du terrorisme international

mardi 16 décembre 2014

Intervention de Jacques Cheminade au colloque de l'Académie de Géopolitique de Paris, le 11 décembre 2014 à l'Assemblée Nationale.

EMPIRE BRITANNIQUE ET ANGLETERRE

Bref entretien avec Jacques Cheminade

Q : Alors, M. Cheminade, vous pensez que tout le mal du monde vient d'Angleterre ?

R : Non, c'est l'Empire britannique qui est en cause, héritier des Empires hollandais, vénitien et romain, avec son organisation oligarchique et sa stratégie de diviser pour régner. Un Empire n'a rien à voir avec un Etat-nation, il n'est pas un Etat-nation démesurément gonflé. Il a sa nature propre : l'attachement de groupes familiaux à l'exercice du pouvoir par tous les moyens, en considérant les autres êtres humains comme des animaux taillables, corvéables et manipulables à merci. La série Games of Throne donne une bonne idée de ce dont il s'agit, à l'opposé même d'une République, pour qui il n'est richesse que d'hommes. Quant à l'Angleterre, elle fut cet Etat-nation célébré dans le Richard II de Shakespeare (acte 2, scène 1). C'est ce sens du beau et du vrai que l'on doit faire revivre outre-Manche.

Q : Mais comment pouvez-vous dire que l'Empire britannique existe encore ?

R : L'Empire britannique en tant que colonialisme direct est mort après l'expédition de Suez, en 1953. Depuis, il s'est reconverti, à partir de la City de Londres et des paradis fiscaux, en centre de contrôle des flux financiers et en émetteur de l'idéologie ultra-libérale qui masque sa nature dictatoriale. Nicolas Shaxson en donne une bonne description dans Les paradis fiscaux, enquête sur les ravages du système néolibéral. Il montre bien comment l'Empire a survécu en mutant. Lyndon LaRouche l'a constamment dénoncé, s'attirant ainsi sa persécution systématique.

Ajoutons que beaucoup de Français, qui dénoncent la « perfide Albion » comme s'il s'agissait d'un territoire peuplé d'êtres humains, se trompent de cible. Il s'agit d'une idéologie qui entend réduire tous les êtres humains à l'état de sous-hommes. Même erreur lorsqu'on blâme « les Américains » : il s'agit de l'Empire britannique qui s'est étendu en Amérique et l'a

contaminée. On peut en ce sens parler d'Empire anglo-américain, mais il s'agit plus exactement de l'Empire de la City et de Wall Street, opposé par sa nature même à tout Etat-nation, y compris aux Etats-Unis des pères fondateurs et à l'Angleterre de Shakespeare et des peuples anglais et américain.

Q : Comment des gens apparemment si civilisés peuvent-ils fomenter les actes barbares de terroristes ?

R : Quiconque considère les autres êtres humains comme des êtres différents, que l'on n'est pas tenu d'aimer, d'émanciper et de respecter, est condamné à pratiquer des rapports de force conduisant à la barbarie. L'Athènes que décrit Thucydide, cet « impérialisme démocratique » qui pille, exploite et massacre ses adversaires, en est un exemple.

Il est aujourd'hui fondamental de comprendre que les racines du terrorisme international (la violence infligée par principe à l'autre pour ce qu'il est) sont britanniques, pour éviter de commettre des erreurs d'évaluation désastreuses au sein des tempêtes politiques et stratégiques de notre temps. Il ne s'agit pas de la responsabilité du Royaume Uni proprement dite mais de la matrice impériale britannique qui a pris différentes formes dans son histoire. Aujourd'hui, on se trouve le plus près de la réalité en se souvenant de la formule utilisée par John Maynard Keynes : *American money and British brains*, l'argent américain et le cerveau britannique.

Cette matrice de domination impériale repose sur une combinaison d'influence économique, de guerre irrégulière, de désorganisation des structures étatiques et de guerre globale, le terrorisme étant le levier permettant à la combinaison de fonctionner au plus haut niveau d'efficacité destructrice. Le terrorisme n'est donc pas un accident ou une arme isolée, mais une pièce maîtresse sur un échiquier complet. Il ne faut pas le penser d'abord comme un terrorisme d'Etat, bien qu'il puisse prendre cette forme, mais comme arme d'un Empire qui hier était maritime et colonial et qui est devenu aujourd'hui *offshore* ou hors sol, à partir de la City de Londres, de Wall Street et de leurs paradis fiscaux. Cet Empire récupère toutes les arriérations, tous les fondamentalismes religieux soi-disant régénérateurs et tous les archaïsmes, y compris l'outrage fait aux femmes, et en joue systématiquement.

Guy Debord, dans sa Préface à la 4ème édition italienne de sa *Société du spectacle*, nous parle, en 1979, « d'une couche périphérique de petit terrorisme sincère mais toléré maintenant comme un vivier dans lequel on peut toujours pêcher à la commande quelques coupables à mettre sur un plateau ». C'est une juste description mais encore faut-il examiner les localisations géographiques et la matrice de ces faits pour en comprendre la logique criminelle et y faire face. En France, Olivier Blanc, dans un livre intitulé *Les Hommes de Londres*, a bien exposé ceux qui fomentent et exploitent les colères d'autrui, les portant à détruire et à s'autodétruire. C'était au moment de la Révolution française, mais la méthode reste de jeter des fourmis rouges humaines contre des fourmis noires humaines et de contrôler leurs conflits. C'est de cette méthode dont je veux vous parler ici, par delà la description de tel ou tel monstre Frankenstein qu'elle engendre.

Les Britanniques ont opéré en conjonction avec le terrorisme en Asie du Sud Ouest, en manipulant à la fois les réseaux wahhabites et sionistes, dans les révolutions de couleur d'Europe orientale, dans les manipulations ayant créé les conditions du 11 septembre et jusqu'en Chine. Ils ont laissé des traces, le plus souvent sous la forme opérationnelle de réseaux américains héritiers de leurs méthodes dans la période récente.

Au Proche et Moyen Orient, on trouve les réseaux de Cecil Rhodes et de deux de ses opérateurs principaux, Lord Alfred Milner et Lord Leo Stennet Amery. Ils ont à la fois financé les réseaux nationalistes arabes, particulièrement dans la mouvance wahhabite, et les réseaux du révisionnisme sioniste de Vladimir Ze'ev Jabotinski et de Chaim Weizmann. A partir des émeutes de Nebi Musa, en 1920, ils ont ainsi créé un environnement contrôlé promouvant une instabilité permanente au profit de leurs intérêts financiers. L'antisémitisme terroriste arabe se trouve ainsi opposé à un racisme anti-arabe, visant à éliminer tous les mouvements raisonnables dans tous les camps et à promouvoir une guerre de tous contre tous.

C'est après les émeutes de Nebi Musa que Jabotinski et Hussein furent promus en héros de leurs communautés respectives lancées l'une contre l'autre. A noter que le père de Benjamin

Netanyahou, Ben Zion Netanyahou, était le secrétaire personnel de Jabotinski.

Le New York Times du 11 juin 1916 proclamait : « *Lord Milner veut l'Union anglo-américaine* » . Il est essentiel de comprendre que cette « Union » vise à détruire les fondements de tout état-nation, y compris des Etats-Unis et de la Grande Bretagne, pour les situer sous la tutelle permanente d'un mondialisme financier et de services de renseignement échappant à tout contrôle judiciaire de leurs activités. Amery, par exemple, réservait ses plus virulentes critiques à Sumner Welles, le sous-secrétaire d'Etat de Franklin Delano Roosevelt, qui partageait avec son président le rejet des méthodes de l'Empire britannique. Dans son journal il note, le 26 juillet 1928 : « *Notre objectif ultime est clairement de faire de la Palestine un centre d'influence occidental, en utilisant les Juifs comme nous l'avons fait auparavant avec les Ecossais, pour promouvoir l'idéal britannique à travers tout le Moyen Orient et non pour établir une enclave orientale artificielle des Hébreux dans une région orientale* » . Ainsi Amery et Weizmann créèrent la Légion juive, dont Jabotinski fut le porte-parole et l'organisateur. Quant au colonel John Henry Patterson, opérant davantage sur le terrain, il participa à l'organisation des camps du Betar en Palestine et dans l'état de New York. Ce sont ces milieux qui engendrèrent l'Irgoun et ses activités terroristes. Jabotinski, au cours la troisième Conférence révisionniste internationale, qui se tint à Vienne en 1928, soutint la résolution déclarant qu'il « *n'y avait aucune contradiction entre une Palestine juive et un éventuel statut de dominion du Commonwealth britannique* ». Cela ne se fit pas, mais l'influence demeura.

Il faut ici bien comprendre que cette politique ne découlait et ne découle pas d'un attachement au peuple juif ou même à l'Etat d'Israël, mais à la volonté de diviser pour régner en créant une situation d'affrontement permanent. Preuve en est que ces mêmes intérêts impériaux alimentèrent les monarchies saoudienne et du Golfe Persique, ainsi que leurs émanations terroristes parrainées et financées par les institutions dites charitables du monde musulman. On connaît aujourd'hui l'implication du prince Bandar dans le financement de certains des opérateurs du 11 septembre, et l'utilisation qui a été faite des énormes revenus procurés par le contrat anglo-saoudien Al-Yamamah, armes contre pétrole, pour financer des « opérations parallèles ». Le contrat a été signé en 1985, mais ces effets se prolongent depuis. Les fonds ont été placés hors de tout contrôle sur les marchés des hedge funds des îles Caïman, dont les billets sont à l'effigie de la reine d'Angleterre est l'hymne national God save the Queen... William Simpson, dans son ouvrage intitulé *Le Prince – Histoire secrète du membre d'une famille royale le plus intrigant du monde* , rapporte que Bandar « *pouvait se présenter avec un panache sans pareil au 10 Downing Street, ayant également accès à Margaret Thatcher, John Major et Tony Blair* ». On parle bien ici du manipulateur du terrorisme dit « islamique ». Aujourd'hui, certaines banques turques servent de centres financiers à l'Etat islamique, ces établissements procédant à des transferts de fonds de « donateurs privés » du Golfe en utilisant les services de banques britanniques. L'argent passe par exemple d'une banque saoudienne qui le transfère sur un compte commun « insoupçonnable » en Grande Bretagne, puis versé au profit d'une société commerciale fictive en Turquie et enfin livré en liquide aux terroristes à la frontière entre la Turquie et la Syrie.

Les révolutions de couleur dégénérant en violences fascistes, comme en Ukraine, ont été organisées à partir des conceptions de Gene Sharp, reprises et appliquées par Adam Roberts et Timothy Garton. Tous associés à l'Université d'Oxford, comme l'était Amery, au Balliol College. Le National Endowment for Democracy et l'USAID n'ont fait qu'appliquer ces recettes, en mettant la violence terroriste au bout de la « *désobéissance civile* ». Victoria Nuland, finançant et promouvant les extrémistes de Maïdan et les terroristes des bataillons de Pravy Sector, n'est qu'une héritière de vieilles méthodes. L'Ambassadeur américain à Moscou, McFaul, a ainsi ouvertement déclaré que « *ceux qui défendent la souveraineté des Etats le font avant tout pour préserver l'autocratie, tandis que ceux qui défendent la souveraineté des peuples sont les nouveaux progressistes* ». McFaul et Susan Rice, ambassadrice américaine auprès des Nations Unies, sont tous deux des Rhodes scholars qui ont bien appris leur leçon. Au cœur de cette supposée « défense des peuples » se trouvent les thèses sur la « défiance civile » de Gene Sharp, qui est un Américain mais diplômé d'Oxford. Ces thèses contiennent 198 tactiques pour fabriquer une révolution, parmi lesquelles le recours à l'usage de couleurs symboliques pour chacune d'entre elles. Sir Adams Roberts et Timothy Garton ont appliqué la démarche de Sharp en lançant leur projet de « Civil Resistance and Power Politics ». Au départ on démarre avec la résistance non violente, reprenant le mode d'opérer de Ghandi et de Martin Luther King en le dévoyant, mais à l'arrivée on trouve les mouvements fascistes dont on feint de déplorer, du moins en public, les manifestations extrêmes.

Christine Bierre vous a montré le recours à ces méthodes pour déstabiliser la Russie avec le terrorisme dit « tchéchène » mais provenant en fait d'une matrice wahabite. Tant ces terroristes-là que ceux de l'Etat islamique ont trouvé pendant longtemps leur asile et leur plateforme dans le « Londonistan », avec ses mosquées, ses institutions charitables, ses chaînes de télévision et ses centres culturels islamiques. Le cas du tchéchène Abou Omar al-Chichani, commandant de l'armée de l'Etat islamique, est un exemple de cette interpénétration. Notons qu'Ed Balls, lorsqu'il était secrétaire d'Etat à l'Education, avait promu les subventions publiques, qui selon Andrew Gilligan du Telegraph n'ont pas été supprimées jusqu'à aujourd'hui, en faveur des écoles racistes et ultra-communautaristes du groupe Hizb ut-Tahrir, qui a toujours appelé à la création d'un Etat islamique... Nos services français ont longtemps protesté contre cette curieuse « tolérance » manifestée dans le Londonistan.

Enfin, c'est au Tavistock Institute de Londres que se situe le centre des opérations de contrôle et de manipulation psychologique permettant d'étudier et au besoin de promouvoir le comportement de « terroristes ». Il faut ici éviter de tomber dans deux écueils, le Charybde de l'angélisme et le Scylla du conspirationnisme. Le premier Institut du Tavistock, du nom du Tavistock Square à Londres, a été créé en 1921. Son premier objectif était d'étudier les traumatismes de guerre (shell shocks) soufferts par les soldats britanniques ayant survécu à la Première guerre mondiale. Il s'agissait d'identifier, avec des critères scientifiques, le « *seuil de rupture* » de la résistance d'un être humain à des sollicitations extrêmes. Le projet était parrainé par le Bureau pour la guerre psychologique de l'armée britannique, sous l'autorité du psychiatre John Rawling Rees. L'arrivée en 1932 de Kurt Lewin, qui fut aussi le fondateur de la clinique psychologique de Harvard, marqua l'introduction des méthodes de la « *dynamique de groupe* », c'est-à-dire les techniques de manipulation de l'individu inséré dans un groupe visant à lui faire acquérir certains comportements. Lewin, avec Rees, étudièrent les effets des bombardements sur la population civile en Allemagne. Lewin se spécialisa dans les études de « *programmation* » et de « *déprogrammation* » avant de passer aux travaux pratiques. Selon lui, il est possible d'imposer à une population ou à des individus adultes « *un état émotionnel comparable à celui d'enfants névrosés* ». La tentation fut grande, à partir de là, de franchir le seuil et de créer l'environnement qui brise les résistances psychologiques des individus pour les amener à des tâches qu'autrement ils auraient rejetées.

Ce freudisme dévoyé par les conditions barbares de la guerre s'étendit à l'occasion de la Guerre froide. La deuxième version du Tavistock Institute fut lancée en 1947 sous le nom de Tavistock Institute for Human Relations, avec l'assistance financière de la Fondation Rockefeller et l'échange d'experts anglais et américains. John Rawling Rees, soutenu par Allen Dulles, y joua – fort de son expérience précédente – un rôle moteur. Les méthodes de bourrage de crâne à des fins politiques s'y développèrent avec l'étude des changements comportementaux subis par les prisonniers de guerre américains en Corée du Nord. A partir de là, ce freudisme dévoyé s'est étendu à toutes les agences anglaises et américaines de renseignement pour y former les idiots utiles d'opérations

terroristes. Le moyen était de jouer sur les terreurs identitaires, le but de diviser pour régner. Ainsi, on a étudié à la Harvard Psychology Clinic comment créer les conditions pour faire apparaître un chef et créer un effet d'accoutumance pour le suivre. Le refus d'aller au bout des enquêtes sur divers assassinats ou tentatives d'assassinat aux Etats-Unis même s'explique ainsi par la volonté de protéger les sources.

Beaucoup voient ainsi le côté émergé de l'iceberg américain, sans discerner en fin de comptes la matrice impériale britannique. Ainsi, la Rand Research and Development Corporation est une des émanations des « conceptions » du Tavistock, tout comme la Sloan School au MIT ou le Centre pour les études stratégiques et intellectuelles à Georgetown. Cela ne signifie pas, bien entendu, un contrôle mécanique, mais un partage des mêmes conceptions de guerre psychologique. On pourra dire que le maoïsme en Chine, le KGB, le Mossad ou l'activité de notre propre Bureau d'action psychologique pendant la guerre d'Algérie jouèrent ou jouent un rôle analogue. Cependant, pour comprendre le fait même du terrorisme, il faut en voir sa forme « moderne » la plus accomplie. Si l'on ne veut pas faire trop d'efforts, la lecture de *L'agent secret* de Joseph Conrad constituera une initiation utile.

Tant que nous n'aurons pas mis fin à cette conception de l'être humain considéré comme étant défini par ses perceptions et soumis à des expériences manipulatrices, nous n'aurons pas mis fin au terrorisme. Et les fourmis rouges continueront à se précipiter contre les fourmis noires, sans qu'on puisse retrouver un vouloir vivre en commun dans la détente, l'entente et la coopération. Espérons que les pays des BRICS aient aujourd'hui ouvert la voie vers ce vouloir vivre et que nous serons capables de devenir leurs partenaires. La clé est, je pense, celle d'états nations voués aux intérêts communs de l'humanité, contre toutes les oligarchies impériales. Nos pays européens, trop soumis, doivent en être libérés, y compris la Grande Bretagne. Laissez-moi finir sur cette espérance, cette ardente et urgente espérance.

Jacques Cheminade